

JOURNAL DES JOURNÉES

DÉBAT SUR LA PASSE

VI

N° 72 et 73

N° 72 (11 décembre 2009)

UN BON USAGE DU NOM-DU-PÈRE

par Laure Naveau

Je n'ai pas un maniement facile du signifiant-maître. Et il est heureux pour notre communauté que d'autres aient ce maniement, car aucun groupe ne peut subsister entre parlêtres sans référence à ce signifiant.

J'ai, pour ma part, le désir, comme beaucoup d'entre nous, que notre communauté, qui porte en elle la psychanalyse lacanienne de demain, subsiste. Que la psychanalyse survive. Or, l'École, qui est au centre de cette communauté, est une association, qui distribue des fonctions, des responsabilités, des pouvoirs.

Seulement, entre hommes de pouvoir, entre femmes de pouvoir, des conflits apparaissent nécessairement. Ils mettent en évidence, en différents points, un défaut, une faiblesse, de régulation par le Nom-du-Père. Dans l'École, quand de tels conflits se produisent, j'ai pu constater qu'ils ne se dénouent qu'à la condition que J.A. Miller y mette son désir, qui humanise.

C'est ce qui vient de se passer avec les Journées, qui ont remis chacun, ancien, ou nouveau venu, en position de responsable de son inconscient, de sa jouissance, de son rapport au réel, et face à son désir de franchir une passe. Ce fut une nouvelle naissance du désir de l'analyste, qui prend en compte le réel, et inaugure une suite où la surprise et la fraîcheur seront encore de la partie.

C'est ce qui vient de se passer aussi avec le Collège de la passe. Le blocage du Collège de la passe tenait à un conflit de pouvoir, imaginaire.

Ce conflit existait d'emblée. Je pense même qu'il datait de bien avant son ouverture. Qu'il repose sur de « vieilles querelles », dont on ne sait ni l'origine, ni la raison véritables, cristallisées ou pas au sein des « instances ». Ce sont parfois des effets de prestige, ou des rivalités « entre femmes », ou bien une rivalité à l'endroit du rapport au « plus-un » que représente J.A. Miller (ça, c'était avant Barcelone, dirions-nous). D'où des jeux d'alliances et d'intrigues qui noircissent les relations les plus

authentiquement amicales, en introduisant une sorte de suspicion diffuse, angoissante, et finalement démobilisante.

Au bout du compte, ce qui est en jeu – l'avenir de la passe, sa promotion, la politique de la psychanalyse, sa défense, les « propositions », au sens noble du terme, les inventions attendues d'un tel Collège, pour la passe, pour le psychanalyste de l'École et du 21^{ème} siècle, pour lui permettre de sortir de ses inévitables impasses liées aux effets de l'*automaton* –, tout cela disparaît au profit d'enjeux de pouvoir.

Résultat : la tension monte. Et nous ne pouvons plus travailler. Par exemple, nous ne nous sommes pas interrogés sur la politique de nomination ou de non nomination, la question des passeurs, de leur désignation, de leur « qualité ». Exprimer nos hésitations, nos éventuelles divergences de points de vue, devient tout simplement impensable.

L'intervention de J.A. Miller, offrant aux membres du Collège la tribune du *Journal des Journées*, a déplacé ce conflit, lui a permis de s'exprimer publiquement à mots plus ou moins couverts, et quelque chose s'en est trouvé apaisé. C'est un bon usage du Nom-du-Père.

*SUR UN « ABUS DE POUVOIR »
Lettre à Jacques-Alain Miller*

par Lilia Mahjoub

Votre expression qualifiant les modifications du règlement interne de la passe d'« abus de pouvoir » m'a fait éprouver un grand sentiment d'injustice.

Ces modifications, je vous en avais parlé, et je vous les avais envoyées, car celles-ci ne pouvaient se faire sans votre accord, étant donné que c'est vous qui aviez écrit, en effet, ce règlement en 1982.

Pourquoi ces modifications ont-elles été faites ? Il y avait plusieurs raisons à cela.

Il y avait depuis quelques années une désaffection de la passe. Les Cartels étaient silencieux. Ce que le Collège avait produit avait été méconnu et inexploité. Les débats de ce qui s'est appelé le mini-Collège étaient restés dans le tiroir. Les AE se plaignaient : du peu de fréquentation de leur Soirée ; de la façon dont le Collège s'était tenu et de l'esprit qui y régnait ; du Secrétaire de la passe qui les déprimait en annonçant la mort de la passe.

Sur tout cela, le Conseil, puis, à partir de 2005, le Bureau et le Conseil, se trouvaient réduits à l'impuissance. Nous assistions à un empoisonnement lent mais sûr de la passe. Après vous avoir consulté plusieurs fois à ce sujet, et donc sur vos conseils et avec votre accord, nous avons pris les mesures suivantes :

1) novembre 2006 : suspension du traitement des demandes d'entrée dans le dispositif de la passe, et annonce d'un temps de réflexion ;

2) 21 janvier 2007 : tenue du Séminaire de réflexion sur la passe, auquel vous avez participé, et qui a été publié en brochure pour les membres.

3) 4 avril 2007 : le règlement intérieur stipulait que « la composition et le fonctionnement de la Commission de la passe seront définis à l'issue d'une réflexion devant intervenir en 2007 » : c'est ici qu'il fallait que le Bureau décide.

Qu'avons-nous décidé ?

a) nous avons retiré des mains du Secrétariat le pouvoir qu'il avait sur la procédure pour le donner au Bureau lui-même, afin que celui-ci puisse veiller à ce que certaines choses se fassent : la tenue du Collège, les enseignements des Cartels, tout ce qui s'était arrêté petit à petit, au fil des années ;

b) jusqu'alors, le Secrétariat de la passe était confié à des sortants des Cartels de la passe ; nous avons modifié le règlement afin que ce soit le Bureau qui propose la liste des membres du Secrétariat à l'approbation du Conseil ;

c) c'est ainsi que le Secrétariat alors en fonction, et composé de quatre membres – Fr. Leguil comme Délégué du Conseil pendant quatre ans, A. Merlet, P. Monribot, et M.-H. Roch – a été remplacé par un Secrétariat de trois membres nommés pour deux ans – Francesca Biagi, Philippe La Sagna, Yasmine Grasser –, libres alors de toute autre fonction.

Voilà le contexte exact dans lequel s'inscrivaient les modifications du règlement de 1982. Je souligne que je vous ai toujours tenu informé de toutes nos démarches.

La question des enseignements

Lorsque nous étions ensemble dans un Cartel de la passe en 1990-1992, avec Éric Laurent, Alain Merlet, et Geneviève Morel, nous tenions des « Après-midi de la passe ». Nous étions alors membres du Conseil tous les deux, et j'étais Directrice adjointe, ce qui m'a permis de veiller à l'organisation de cet enseignement. Je pourrais voir quand et comment les enseignements des Cartels se sont arrêtés.

Lorsque je suis entrée dans ce Cartel 2008-2009 qui va bientôt prendre fin, j'ai provoqué une réunion pour que nous fassions un enseignement, sous la forme de « Matinées de la passe ». Deux ont pu se tenir, et ont donné lieu à des publications. Après, il y a eu l'affaire du CPCT. En juillet à Barcelone, je me suis à nouveau démenée pour que nous organisions une troisième « Matinée de la passe ». On devait la faire à cette rentrée, en octobre, mais cela n'a pas paru possible. Je pourrais développer.

[Chère Lilia, je vous donne acte, bien volontiers, de cet « exposé des motifs » de la décision du Conseil. Je ne mets pas en doute vos intentions, et je me souviens en effet de plusieurs coups de téléphone où vous m'avez à la fois informé et interrogé. Je me souviens aussi vous avoir témoigné de mon malaise devant la procédure choisie (modification par le Conseil, non par l'Assemblée), si bien que j'ai eu le sentiment – des sentiments, j'en ai, moi aussi – d'avaliser un abus de pouvoir. Mais il y avait urgence, et une relance de la passe me paraissait en effet indispensable. Puisque le Bureau se proposait de l'accomplir, je n'allais pas me mettre en travers. Cette relance a-t-elle eu lieu ? Si c'était le cas, nous n'en serions pas là. – JAM]

COTTET À COTTES
Réponse à Jean-François Cottès

par Serge Cottet

Les griefs de J.-F. Cottès à l'adresse du cartel A9 sont de deux sortes : en plus des retards et dysfonctionnement de la communication, il impute au cartel une surdité sur le fond.

Ces deux objections se rejoignent : désinvolture et surdité = incompetence : il est vrai que sur ce point c'est toujours à l'Autre d'en juger ; deux observations cependant pour contribuer au débat.

1 – Les péripéties qui retardèrent la communication de la réponse du cartel sont dues au travail sur le témoignage lui-même et à rien d'autre. Les rendez-vous proposés à J.-F. Cottès, à sa demande, pour justifier cette réponse et l'invitation à venir en parler chez moi n'ont pas abouti pour des raisons communes de calendrier. D'où le rendez-vous lors des Journées de l'École qui ne relevait pas d'une rencontre fortuite de couloir mais avait été décidée ensemble, il est vrai faute de mieux. À cette occasion j'ai pu dire à J.-F. Cottès que c'est par comparaison des témoignages de plusieurs passes et différenciellement qu'une passe apparaît plus convaincante qu'une autre ; la nomination en juin d'un AE ne fait pas objection à la nomination d'un autre ; c'est une contingence, ce n'est pas un numerus clausus ; il n'y a ni frilosité ni retenue.

2 – Sur le fond la confidentialité est de règle ; elle n'empêche pas de donner cette précision : le passant obtient de son analyse une certitude ; il communique sa conviction aux passeurs ; mais le cartel, lui, n'a pas la même ; ce n'est pas seulement une question d'obtusion ou de surdité ; on a très bien entendu, mais ce qui s'entend creuse les contours d'un masque et laisse effectivement une ombre ; J.-F. Cottès ne croit pas si bien dire en se référant à la citation de Lacan sur « l' ombre épaisse... à dissiper » ; c'est exactement ce qui nous a orienté. La passe n'étant pas l'enregistrement des certitudes du passant mais l'élucidation d'un désir inédit, la transparence subjective a des limites. Oserais-je rappeler que ce qui est transparent pour le passant (un rêve par exemple) peut être surinterprété pour qui ne se fie pas qu'à son énonciation.

La contingence de la passe, c'est aussi cela.

POUSSIÈRES DE NOS ANALYSES
Réponse à Dominique Miller

par Dominique Holvoet

On ne lit jamais que ce qui nous regarde, on ne s'arrête que sur ce qui a été écrit pour nous, sur ce qui s'adresse à nous. Poussière !, ai-je lu dans le texte de Dominique* à propos de la passe à l'entrée. « Quand on ouvre les portes d'une cathédrale [celle de l'École de la passe], on y fait entrer une lumière certes, mais aussi de la poussière. » [JJ 68]

Si je ne connaissais la délicatesse de Dominique, je dirais que c'est violent. Donc poussière est sans doute le mot juste, mais parce que tombé de la plume de son auteur.

Je suis entré dans l'École, « mal nommé comme nous tous », par le biais de la passe à l'entrée et je ne comprends toujours pas le mépris dans lequel elle reste tenue. Certes, nous partageons une haute idée de l'École que nous voulons à la hauteur du désir de Lacan, mais n'avons-nous pas – quelle glue – une trop haute idée de nous même lorsqu'il s'agit d'admettre des pairs parmi nous. Si le dispositif de la passe à l'entrée s'est certes emballé, il avait eu le mérite précisément de désacraliser la passe – de la faire sortir de la cathédrale, de nous faire sortir de ce lieu où l'officiant énonce le mercredi des cendres : « poussière, tu es poussière et tu retourneras en poussière ». Voilà d'où tombe le mot : si l'École était une Église, il faudrait en effet attendre la mort pour pouvoir savoir.

Sortons donc de la cathédrale et faisons exister l'École sans ces hauts murs de pierres qui l'ont fait comparer à une forteresse de sages, foulons la poussière des grands chemins, frayons avec les manants, les indigents et les borgnes que nous sommes fiers d'être. Ce qui constitue le noyau de l'École de la passe, c'est ce que chacun fait de la poussière qu'il se sait être, poussière d'or et poussière de feu ! Les analysants de l'AMP crachent le feu d'un désir qui se sait boiterie, leur parole est d'or parce que sortie des méandres de l'association libre.

Dès lors une École de la passe ne pourra jamais être qu'extime, à côté, hors institution, fondée par les poussières de nos analyses.

* Miller Dominique, « La passe : de la solennité à la simplicité », *Journal des Journées*, n° 68.

LA PASSE, CÔTÉ CARTEL

par Marie-Hélène Brousse

J'ai été membre des cartels de la passe à quatre reprises : choisie comme plus-un à l'ECF de 1994 à 1996 ; puis en tant que – en fonction du règlement – membre du cartel suivant de 1996 à 1998 : puis, plus tard, élue lors de l'Assemblée générale ; et, d'autre part, désignée comme membre d'un cartel de l'ELP lors de la période de crise qui a vu certains collègues quitter le Champ freudien.

Je considère que cette expérience, distribuée selon quatre modalités choix de l'Autre, *automaton*, élection et désignation, a été essentielle dans ma trajectoire, infinie, de formation analytique, autant dire que j'en fais une expérience d'enseignement.

C'est du cartel de l'ELP que je souhaite tirer quelques remarques aujourd'hui. A son début il comportait S. Cottet, G. Morel, F. Perena, et moi-même, le plus-un étant L. D'Angelo. Je garde de nos travaux un mauvais souvenir. Mais en même temps, à y avoir longuement réfléchi, poussée justement par les conséquences subjectives douloureuses que ce travail avait sur moi, cette expérience s'avère très riche d'enseignement. De F. Perena, je n'ai pas appris grand chose, car sa participation fut le plus

souvent silencieuse, avant de s'interrompre rapidement. G. Morel, par contre, m'a permis de tirer quelques affirmations qui m'orientent encore aujourd'hui.

Premier point : le cartel était composé d'AE, susceptibles d'être intéressés à transmettre à d'autres le oui qui leur avait été adressé. Pour cela, il convient qu'ils n'érigent pas leur propre parcours et/ou témoignage en norme. Que, bien au contraire, ils soient particulièrement intéressés par des témoignages, des problématiques, des styles, des structures, des symptômes, différents du leur. C'est seulement ainsi que leur présence dans un cartel de la passe se justifie.

Deuxième point : G. Morel traitait les témoignages en y cherchant un certain nombre de critères. Ainsi un exemple parmi d'autres : la recherche systématique comme d'une condition nécessaire, de « la névrose infantile » du sujet, sur laquelle le passant n'avait pas nécessairement mis l'accent. Ces critères en venaient à s'imposer comme une véritable procédure réglant l'écoute du cartel.

De même, devant les questions que se posait le cartel, le renvoi des passeurs vers le passant, ou le passant demandant à revoir ses passeurs, lui semblait contraire à la procédure de la passe. Je tiens que la procédure du dispositif, si elle doit, bien entendu, être clairement définie par un règlement, doit aussi pouvoir être adaptable à la singularité des cas qui se présentent.

Quant à une recherche procédurisée d'éléments de la théorie analytique dans les témoignages des passants, je la pense en contradiction complète avec le réel de l'expérience de la passe, d'autant que cette « procédure » n'est la plupart du temps qu'un symptôme érigé en norme universelle, ce qui était clairement démontrable dans ce cas. Il est exclu de prendre les lois du désir et de la jouissance pour l'analogue de celles de l'astronomie ou de la physique. Le témoignage a d'abord à être entendu pour ce qui, en lui, échappe, met en défaut, surprend la doxa analytique. Si ces manifestations anomiques sont traitées sur le versant du déficit de norme, donc de normalité, le cartel en vient à un principe de précaution qui le condamne à s'abstenir de nommer.

Dernier point : Je vois la passe, côté cartel, comme un lieu d'innovation et de pari calculé. On ne doit pas y chercher seulement la confirmation de ce qu'on sait déjà, mais y être à l'affût de ce qui s'invente et se découvre dans les analyses.

« DÉSIR DE NOMMER, DÉSIR DE NE PAS NOMMER »
Note conjointe sur la solitude de l'AE

par Rose-Paule Vinciguerra

Dans le *JJ* n° 69, Jacques-Alain Miller revenant sur les cartels de la passe regrettait que le Collège n'ait pas mis à l'ordre du jour de ses travaux le désir des cartels ces dernières années. Une phrase s'est pour moi détachée de son propos. On aurait pu thématiser, dit-il, concernant ces cartels « le désir de nommer et le désir de *ne pas* nommer... ». Le désir de nommer pour un cartel de la passe semble aller de soi. C'est sa fonction de nommer des AE. Mais que serait pour celui-ci le désir de *ne pas* nommer?

Une sombre jouissance « à lui-même ignorée » ? Plus banalement un élitisme fermé de « gens en place » ? Sans doute cela est-il pour chacun à interroger. Mais ne peut-on plutôt évoquer ici une certaine « frilosité » dans les décisions de nomination ? Cette frilosité, si elle existe, me semble en lien avec une exigence qui traverse le cartel. D'où peut venir cette condition dont d'aucuns pourraient penser qu'elle confine à une mise en demeure des passants ? Il me semble que les membres d'un cartel de la passe, lorsqu'ils sont en fonction, ne peuvent pas ne pas avoir en tête, dans le temps même qu'ils écoutent et qu'ils débattent ensemble, les élaborations récentes de Jacques-Alain Miller sur la fin de l'analyse et la passe à partir du tout dernier enseignement de Lacan. Une phrase du cours de cette année me revient : « Tant que vous n'avez pas obtenu un *c'est ça*, pas la peine de jouer à faire la passe ». Un *c'est ça* que vous avez pu réduire à partir des semblants qui vous animent ; un *c'est ça*, le votre, irréconciliable condition de jouissance sur ou plutôt contre laquelle vous devez désormais vous appuyer, bref votre sinthome. Il me semble que les cartels de la passe sont en attente, non pas d'un témoignage qui exemplifierait cette avancée de la recherche en psychanalyse et qui du coup sonnerait inévitablement faux, mais d'un travail analytique effectué jusqu'à une monstration, celle de la limite même d'un irréductible « sans raison », non résolu dans la signification phallique. Et sans doute est-ce ce désir de savoir...encore qui arrête un cartel dans son souhait de nommer quelque un AE. C'est cette affinité avec la recherche qu'effectue Jacques-Alain Miller qui m'apparaît aujourd'hui comme justifiant un relatif « *ne pas nommer* » dans le cartel de la passe dont j'ai fait partie.

Je voudrais maintenant revenir sur un syntagme assez souvent rencontré : « la solitude de l'AE ». Après sa nomination et une fois passée l'euphorie des premiers temps de son exercice, l'AE éprouve-il une désespérante solitude, comme on peut parfois l'entendre ? Il y a solitude et solitude. Une chose est la solitude de fin d'analyse, cette traversée du désert, lorsqu'il n'y a plus aucun sens qui vaille, cette rencontre du « Rien peut-être ? » comme l'a écrit Lacan. Mais la solitude de l'AE, comme celle de chacun de ceux qui ont fait un choix subjectif impliquant une perte, ne me semble pas de nature à être déplorée. Dans l'exercice de leur mandat, les AE travaillent : c'est ce qu'ils ont à faire. Ce qui est difficile, c'est leur travail, pas leur solitude. Car leur élaboration qui vaut pour eux-mêmes vaut sans doute aussi pour quelques autres et elle s'adresse toujours à l'Autre de l'École.

L'École ne les reconnaît pas ? C'est arrivé, oui, et parfois sans détours. Mais si l'AE doit être analyste de l'expérience de l'École comme le voulait Lacan, à charge pour lui d'analyser la cause « politique » de son malaise. Cela ne s'est pas fait jusqu'ici publiquement ; cela devrait se faire dorénavant. Jacques-Alain Miller opère en ce moment de façon éclatante une interprétation de l'École. Il est de la responsabilité des AE de pas se dérober à cette tâche dans d'autres endroits de l'École et d'interpréter, lorsque cela est nécessaire, son expérience même. Les événements nous ont appris qu'au pays de l'inconscient, il n'y a pas à désespérer du désir. Tôt ou tard, le refoulé fait retour. Aujourd'hui nous n'avons pas à boudier notre plaisir.

SOIRÉES AE

par **Bernard Seynhaeve**

Cher Jacques-Alain Miller,

Je connais un moment subjectif difficile. Inhibition. Je voudrais articuler mon inhibition à la solitude.

Circonscrivons ce point.

Premièrement. Je distingue deux formes de solitude dont je fais l'expérience en ce moment. La première concerne le fait que je suis seul AE depuis près de deux ans à l'ECF.

Le Jury de l'ECF a nommé deux AE en avril 2008, Antoni Vicens et moi-même ; Antoni est membre de l'ELP. Quatre autres AE viennent d'être nommés. Aucun francophone.

J'ai par ailleurs souligné un acte manqué de l'École au moment de présenter son rapport d'activité puisque parmi toutes les activités organisées par l'École, rien n'avait été dit sur la passe et la nomination de ces deux AE.

J'en conclus donc que la production actuellement d'AE ne fait pas partie du désir de l'École ; de l'École-sujet, comme vous le définissez dans la théorie de Turin. Je reste logique.

Il ne s'agit pas, dans cette solitude, de la solitude de l'AE. Certes, cette solitude subjective dont je témoigne est imaginaire, je l'admets. Elle me permet néanmoins d'en conclure que l'École ne désire pas produire d'AE actuellement. J'ai remarqué, comme je le souligne plus loin, que ce n'est pas le désir de passe qui manque, mais bien le désir de nommer des AE. Retenons ce premier point.

Deuxièmement. La seconde forme de solitude dont je voudrais témoigner est celle que je vécus dans ma chair, dans mon être pendant mon parcours analytique et que je retrouve aujourd'hui. C'est cette solitude qui fut le point d'Archimède de la fin de la cure. Cette solitude-là constitua le grain signifiant que j'ai tenté de moulinier depuis ma nomination.

Au fond, je n'ai fait que cela, évoquer ce moment de passe que constituait dans ma cure ce que j'ai nommé ma traversée du désert, parler de cette interprétation déterminante de mon analyse qui stoppa l'association libre et fit chuter la supposition d'un savoir.

C'est en effet de cette solitude radicale là, celle de l'Un laissé en plan sans le recours de l'Autre, de cette solitude spéciale, corrélée à un réel rendu tangible et à ma jouissance singulière, de la fascination du sens, c'est de tout cela dont j'ai parlé. Il fallait ouvrir la bouche, je l'ai ouverte pendant plus d'un an, depuis que j'ai été nommé AE.

Mais aujourd'hui, à la veille de commencer cette année, il faut bien que je vous fasse part d'un symptôme qui m'envahit. Celui de l'inhibition. Je suis inhibé.

Mon troisièmement est un paradoxe. Cette inhibition, ce « ne pas parvenir l'ouvrir », fait tache dans le tableau. Le tableau, c'est celui des dernières Journées de l'ECF et de l'acte génial que vous avez posé. Cet acte est un acte analytique visant le sujet supposé savoir qu'est l'ECF.

En effet, ces Journées et le *Journal* m'ont appris plusieurs choses. D'abord la dimension du « collectif des Uns », le « tous singuliers », le « tous analysants ». Chacun témoignant avec pudeur de sa singularité. C'est ce que cet à ciel ouvert des Journées a rendu possible.

Dans la perspective de ces Journées, je suis allé lire la « Théorie de Turin », formidable formation de l'inconscient de son auteur. Bien qu'elle fût prononcée il y a presque 10 ans, elle est également une incroyable interprétation du discours actuel de l'École, de l'École-sujet. L'acte que vous avez posé interprète le silence de notre École sur la formation de l'analyste, sur le comment ces Uns qui constituent l'École et toute la communauté des analysants, dans leur intime singularité, sont avant tout des analysants.

La réponse a surgi tel un claquement sur ce fond de silence, saisissant tout le monde. Des dizaines et des dizaines de Uns, « tous analysants », l'ont ouverte, la bouche.

Alors que notre École connaît soudain ce moment subjectif de passe, je me retrouve moi-même dans un moment de sidération, bouche bée.

Quatrièmement. Un autre point m'est apparu lors de ces Journées de l'École et dans le *Journal des Journées*. Ce point me semble déterminant : le désir de passe dans le collectif est très vivant. Peut-être, comme nous l'avons entendu, n'y a-t-il pas eu beaucoup de demandes de passe ces derniers temps. Néanmoins, il me paraît clair comme de l'eau de roche que le désir de passe est bien vivant.

Un point de conclusion. Plus question pour moi maintenant de m'appuyer sur mon cas clinique pour avancer. C'est assez. Je prends donc l'initiative, après la soirée que j'ai organisée à l'École mardi dernier avec Antoni Vicens et Éric Laurent, d'organiser d'autres soirées cette année. Je vais inverser la vapeur. Je ferai ces soirées avec ces personnes qui ont ouvert la bouche lors de ces Journées et dans le *Journal*. Ces analysants qui ont formulé ces fines aspérités de leur analyse et qui nous éclairent sur la formation de l'analyste. Je voudrais m'orienter vers le Congrès de l'AMP. Je vais les inviter et j'apporterai mon grain de sel pour engager une conversation. Je vous en reparlerai certainement.

J'ai retenu le local de l'ECF. Voici les dates : les mardis 12 janvier, 9 février, 9 mars et 13 avril.

Je suis rentré tard à la maison. S'il n'est pas trop tard, j'aimerais que ces lignes soient publiées dans le *Journal*.

Je vous en remercie. Cordialement.

UN SÉSAME

par Patrick Monribot

Après un bref écho d'une expérience de passeur, les récentes contributions au présent débat sur la passe – notamment celle de Pierre-Gilles Guéguen (*JJ*, n° 69) – m'invitent à livrer une vignette sur l'angoisse du passant passé.

Il s'agit d'une difficulté rencontrée au moment de ma nomination d'AE.

Quand celle-ci fut annoncée, je n'ai pas plus dégringolé de ma chaise que je ne suis monté au lustre : j'ai été inquiet. Je m'attendais pourtant à ce verdict. Avant même le résultat de la procédure qui fit certitude, une sorte d'intuition s'était imposée. Sans doute avais-je été étonné et convaincu par ma propre démonstration, non par suffisance ni par autosuggestion. Cette intime conviction n'était pas le fruit du logocentrisme ayant permis d'organiser la fiction et la logique du témoignage, mais le résultat inattendu d'un événement de corps survenu pendant une rencontre avec l'un des passeurs. Bref, à cause d'un réel du corps qui m'a surpris et ne m'a pas trompé – j'en ai témoigné en temps voulu.

Pourtant, une fois confirmée la nomination, j'ai été rattrapé par un « manque-à-savoir » : pourquoi m'avaient-ils nommé ? Certains collègues ont voulu savoir pourquoi ils n'avaient pas été nommés. Paradoxalement, l'inverse s'est produit en ce qui me concerne : j'ai consulté soigneusement, un par un, les cinq membres du cartel pour obtenir raison de la nomination. Et j'ai obtenu cinq explications différentes, mais complémentaires... Cinq raisons qui m'ont permis d'éclairer la décision collective du cartel.

Cela n'a pas suffi à résorber l'inquiétude. J'ai rencontré un psychanalyste – « le meilleur d'entre nous », comme dit Esthela Solano (*JJ* n° 69) – à trois ou quatre reprises afin de m'aider à trouver le fil doctrinal qui me permettrait d'embrayer sur les trois années d'enseignement attendues d'un nouvel AE, au-delà de la simple fiction du témoignage – trois années redoutées. J'avais la clinique de ma cure dans la poche, mais je cherchais anxieusement un fil rouge épistémique.

L'analyste sollicité n'était pas mon analyste ; il n'était pas davantage membre du cartel qui m'avait nommé, mais il était par moi supposé savoir éclairer ma lanterne, et ce pour diverses raisons qui n'étaient pas étrangères à la fin de ma cure. De fait, il n'a rien déduit mais, à la façon de Socrate, il a créé les conditions de ma propre trouvaille. Je me souviens d'une parole extrêmement rassurante : « L'AE soutient son École, et l'École soutient ses AE. » J'ai pu apaiser une folle inquiétude et me lancer dans l'arène mensuelle de ce qui, à l'époque, s'appelait le « laboratoire des AE » avant de devenir la « soirée des AE ».

J'ai ainsi trouvé une solution à la difficulté théorique qui excitait mon surmoi sur le mode « *Vais-je y arriver ?* ».

Épilogue. S'appuyer sur les membres du cartel qui nomme et sur un analyste (à la façon du « contrôle ») sont des pistes possibles pour ceux qui, fraîchement débarqués dans notre communauté de travail, hésiteraient à franchir le pas de la procédure au motif de n'être pas « savant assez ». Il s'agit de trouver un coup de pouce analytique qui soit un sésame. Question de pichenette. Le reste suit comme effet de nomination. C'est une autre façon de s'autoriser de soi-même et « de quelques autres ».

MOLIÈRE ET KAFKA

par Rose-Marie Bognar

Non dignus sum intrare, me disais-je, reprenant *Le Malade imaginaire*, dans une idéalisation en effet imaginaire, et fantasmatique de la passe, *ignorantus, ignoranta, ignorantum* je suis. La passe m'apparaissait comme inaccessible, réservée à quelques élus, ce qui faisait pour moi exister l'Autre, même si c'était sans rapport avec la réalité de cette démarche. *Ver de terre, étoile...* Cela me mettait dans la position d'attendre que quelque chose vienne de cet Autre, sans y mettre du mien, comme le personnage de Kafka, évoqué par Dominique Chauvin. Celui-ci attend, assis sur son tabouret, jusqu'à ce que mort s'en suive, que le gardien de la grande porte, d'ailleurs ouverte, lui donne la permission d'entrer. Au moment où il va mourir, le gardien lui dit : « Personne d'autre n'avait le droit d'entrer par ici, car cette porte t'était destinée, à toi seul. » Trop tard. C'est cette inertie que le vent des Journées est venu balayer. Ce ne sont pas seulement les états-majors qui ont été court-circuités, c'est la dimension de l'espace, avec la diffusion mondialisée du *Journal*, et celle du temps grâce à sa réception instantanée. Recevoir ainsi tous les jours une parole vivante produit des effets : nombreux sont ceux qui veulent maintenant reprendre leur bâton de pèlerin, témoigner. L'ampleur de ce mouvement évoque pour moi la phrase de *Télévision* : « ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains ».

N° 73 (11 décembre 2009)

VIA LES ÉCRITS

par Christiane Alberti

La récente expérience des Journées et l'engouement qu'elle a suscité a mis en exergue la fonction de l'écrit. Les écrits diffusés, mis en réseau par le *JJ*, les textes exposés lors des Journées. Le style de simplicité m'a tout particulièrement frappée. Personnels et enlevés, les écrits entendus tentaient de serrer l'expérience au plus près, faisant passer le savoir en acte. Ils visaient l'adresse sinon à tous, du moins à chacun. Ils ont fait mouche assurément. Le style de ces papiers était à inventer et cependant l'exercice était cadré par quelques indications décisives : écrire d'un seul souffle, une flèche. Proscrire nos formules sacramentelles, nos syntagmes figés. Les textes étaient bien écrits, au service du bien dire plutôt que de l'esthétique. Le pari était de viser une adresse au-delà de l'École, disons l'opinion éclairée, et même au-delà.

La psychanalyse en resterait à une transmission d'ordre initiatique, voire sectaire, si elle ne se transmettait que *via* l'expérience. Sa transmission passe par le transfert suscité par les écrits, à

commencer par ceux de Freud et de Lacan. Ce sont eux qui nous ont transmis le goût de la psychanalyse.

Alors saura-t-on donné le goût de la passe *via* les écrits ? En tous les cas, les écrits sur la passe récemment publiés dans le *JJ*, donnent envie de s'intéresser au débat et à l'expérience elle-même. Le ton d'authenticité, les échanges à la fois libérés et responsables suscitent le désir. Misons donc sur les écrits à paraître et leur diffusion, pour cesser de chuchoter entre soi.

Dés lors, comment être contemporains, épouser notre époque et faire passer au grand public le sel de l'expérience ? Une fois la fiction traversée, comment transmettre, pour un AE, l'écriture de son propre cas ? Quelle serait la manière contemporaine des *bios* antiques ? Le conte, le roman de *monanalyse* ?

TOUTE NOMINATION EST UN PARI

par Philippe Stasse

Que la passe ne fasse pas que des heureux, c'est assez logique. Toute procédure de nomination entraîne toujours son lot de satisfaits et de déçus. Pour ces derniers, la faute peut alors être rejetée sur les passeurs « qui ont mal fait leur travail », ou sur les cartels « qui n'ont pas entendu ». Certes, cela peut arriver. Il n'y a pas de passeur idéal, pas de cartel non plus. De là à en faire une généralité, il y a un pas, me semble-t-il, à ne pas franchir.

Peut-être les cartels ont-ils fait preuve ces derniers temps de frilosité dans les nominations ? À ne vouloir nommer que des passants déjà connus, les AE deviendront vite une équipe de vétérans. Il y a là un vice de procédure qui introduit dans le processus de nomination un critère d'AE « supposé apte à enseigner ». De là à glisser vers l'AE standard, normé, il n'y a qu'un pas. Toute nomination est un pari, et non une décision qui serait à prendre à l'aune d'un idéal d'AE.

Côté passant maintenant : il est peut-être bon de rappeler que Lacan n'a pas inventé la passe « pour nommer des AE », mais pour tenter d'éclaircir « l'ombre épaisse » qui recouvre le passage du psychanalysant au psychanalyste. L'AE est le produit éventuel de l'opération « passe », et non le but premier de celle-ci.

Pour ma part, c'est dans cette optique que je me suis engagé un jour (1994) dans la procédure de la passe, espérant par là mettre à l'épreuve ce passage, et obtenir en retour un petit gain de savoir. C'était pour moi une exigence éthique : comment peut-on ne pas faire la passe lorsqu'on tente d'occuper cette place de psychanalyste ?

J'ai été nommé AE. À l'époque, aucun des membres du cartel ne me connaissait. Il a parié !

LA PASSE N'EST PAS UNE

par Ahmed Degachi

On est en mai 1998, belle journée ensoleillée, un vendredi je crois.

Je lui disais combien je me sentais assigné à une place qui m'empêchait de me mouvoir, le corps s'y mettant en travers, mais qu'en même temps j'étais supposé capable de me déplacer ; d'ailleurs ma décision est prise, je vais me rendre à M.

De la place d'enfant modèle, je suis tombé un jour de calamité, rencontre de la sexualité crue, pudeur outragée, j'ai fui et j'ai couru, couru...

- « Et vous êtes arrivé ici ! »

Coup de gong... je m'aperçois à l'instant que ce n'est pas en courant qu'on change de place. C'est en changeant de point de vue, en prenant un point d'où voir ça autrement.

- « Vous avez là résumé votre parcours ! »

Puis vint une question saugrenue posée d'une façon inimitable :

- « Vous êtes membre de l'École, vous ? », et sans attendre la réponse, l'indication est donnée, elle ne souffrait pas de délai...

- « Allez-y à l'entrée par la passe, avec ce petit récit là ! »

J'y suis allé à toute vitesse avec ça qui est arrivé, témoigné dans la hâte du mois de juin, juste avant le Congrès de l'AMP, celui fiévreux de 1998 à Barcelone. Mes passeurs ont su transmettre le point et je fus proposé pour devenir membre de l'École au printemps 1999 ; j'en devins membre à l'automne de la même année, toujours à toute vitesse !!

L'analyse continua, la passe a fait son entrée dans l'analyse en perdant de sa massivité.

Elle n'est pas une, plutôt multiple, et les usages qui peuvent en être faits nombreux et variés. Il n'y a pas que la passe finale, il y a toute une variété de moments de passe, que je propose d'appeler « des points d'où » considérer son parcours analytique pour « permettre de réintroduire l'expérience psychanalytique de chacun au centre d'une conversation, soit lors de l'admission comme membre, soit au moment du passage à la décision de s'autoriser comme analyste... saurons-nous tenir cette conversation continue sur l'autorisation que chacun tire de sa cure ? ». C'est ce que disait Éric Laurent, délégué général de l'AMP, à Rome en 2006.

Les dernières Journées de l'École telles que voulues par Jacques-Alain Miller montrent que c'est possible.

UNE PASSE QUI COLLE À L'ÉVÉNEMENT

par Philippe La Sagna

En lisant le *JJ*, me venait, face aux remarques, critiques, rectifications, réponses, justifications des uns et des autres, aux précisions aussi, que, certes, tout n'était sans doute pas toujours exact, en effet, mais très souvent vrai, quand cela vient de la bouche des passants !

Lors du Collège de la passe, ma contribution, à la fin, était de demander pourquoi se fixer sur le passeur – je pensais : parlons de l'AE. De là à proposer une réformette, mettre plus de passeurs, il n'y avait qu'un pas, vite franchi, par ma hâte ! Le remède est insuffisant !

Ce qui est vrai, c'est qu'il n'y a plus de Collège. Il était mort et ne le savait pas. Épargnons-lui le réveil dimanche prochain, troisième réunion annoncée, et pensons donc, l'esprit neuf, aux deux journées des 16 et 17 janvier.

Il y a quelque chose dans la procédure d'une forme qui surgit en 1967 à la suite de l'événement École de Lacan. En 1982, il y a l'événement ECF, et la création de la forme de la passe 2 que nous connaissons – mais aussi, surtout, la distinction de la passe 1, 2, 3 par Jacques-Alain Miller.

L'accent en 1967 est sur la passe 1, soit la passe dans la cure. Ensuite, sans doute par un malentendu, on se passionne avec la passe 2, la procédure, la forme, les finesses, les passeurs pour masquer l'AE. On en sort par la mise en avant de la passe 3 : les AE parlent en analysants ; à Strasbourg d'abord, ailleurs ensuite. On saisit que ce moment est crucial, et qu'il interroge la passe 1, « la forme canonique de la traversée du fantasme ». On voit que s'inaugurent là dix années d'embellie, visibles sur le tableau de Yasmine.

Depuis 2007, on devine qu'il y a quelque chose dans la forme de la passe qui ne colle plus à l'événement, et donc l'arrête. C'est visible aussi sur le tableau. On devine que la passe 3 demande sans doute quelque chose du *plusieurs*. Et qu'il faut non pas limiter cette étape, mais la booster.

Aujourd'hui, l'événement Journées fournit la réponse, et détermine des formes à définir en janvier dans l'institution. Si une forme n'a pas surgi avant, c'est à cause de ratages divers des uns et des autres, de la timidité de nos initiatives. Le temps est venu d'une autre passe qui colle à l'événement que constituent ces Journées – Journées qui sont à lier à l'événement des Forums, mais aussi à l'événement du tout dernier enseignement de Lacan... Et du paysage au-delà, qu'on ne voit pas, mais dont on sent maintenant qu'il existe. Lacan en 1967 voyait dans le psychanalyste quelqu'un susceptible de répondre aux questions que pose le siècle : l'être, la consommation, la science, les camps, l'imitation sociale des groupes.

L'analysant dans la passe est l'agalma. L'École doit créer la forme institutionnelle, précaire et vive, qui lui permette de devenir cet AE qui s'inscrit comme le signe que l'Autre n'existe pas. Il ne suffit pas peut-être ici de l'agalma pour cette passe qui fait de l'AE une certitude. Cela nécessite aussi que, avec les Forums, nous prenions en compte les problèmes du siècle.

L'IDENTIFICATION AU PASSANT

par Martine Comandi

À la suite de la lecture des textes de Pierre Naveau et Patrick Monribot (*JJ* 63), voici mes réflexions à partir de mon expérience de passeur qui date de 12 ans.

J'avais pris la « tâche » très au sérieux pour me laisser imprégner par la rencontre du réel de chaque passant, j'en ai entendu trois.

Deux étaient encombrés par leur effort de construction logique, cherchaient à retrouver, à partir de leur témoignage, un fil chronologique de leur analyse, mais aussi attendaient que la passe fasse coupure dans leur trajet d'analysant. Pour chacun d'eux, l'analyse, disaient-ils, était finie. Mais ils restaient en attente d'un effet de l'acte du passage par la procédure de la passe. Ils n'attendaient pas cependant d'être nommés AE.

Par contre, la troisième passante était dans cette attente. Son témoignage était soutenu par l'effort de dire, dire l'épreuve qu'avait été son analyse et témoigner de la jouissance qu'elle avait lâchée malgré elle.

Interrogée en tant que passeur par le cartel de la passe à propos de sa nomination, je « soutenais » avec ardeur et conviction son témoignage, alors que certains membres du cartel étaient partagés.

Mais plus tard, repensant à mon enthousiasme pendant le cartel, et au moment où j'appris sa nomination d'AE, j'ai reconnu dans cet enthousiasme des effets imaginaires d'identification à cette passante.

Cette dimension de la passe « ayant la structure du mot d'esprit » corrélative au « rire de soi », comme le rappelle Pierre Naveau, n'était pas présente. Elle suppose en effet un lâchage des identifications imaginaires. Le passeur ne peut la transmettre au cartel de la passe que s'il y a accès pour lui-même.

SE PASSER DU DÉSIR DE L'ANALYSTE

par Sylvie Pujol-Dulucq

Le débat sur la passe dans le *JJ*, qui s'est enclenché depuis les Journées de Paris, m'a amenée à entendre « le désir de l'analyste » sur un autre versant que celui où je l'attendais.

En fonction de passeur, j'avais été surprise par le témoignage d'un passant ; témoignage que j'avais alors qualifié « d'hommage au désir de l'analyste, au désir de son analyste ». À ce moment-là, je n'avais pas saisi ce qui vient de motiver mon intervention dans ce débat. Je n'avais pas entendu ce que j'aurais aimé y entendre, à savoir le désir de l'analyste qui venait de naître. Depuis, une question a émergé : qui d'autre qu'un analysant peut parler du désir de l'analyste ? Qui d'autre, sinon celui qui est amené à se passer du désir de son analyste, ce désir insondable qui a rendu possible le chemin de son analyse jusqu'à son terme ? Pourrait-on dire que seul est énonçable, rétroactivement, le désir dont on peut se passer, avant d'en prendre le relais pour un autre ?

LA PASSE POUR QUI ?

par Christine Maugin

En lisant le *JJ* 70, urgence... le WE du 16-17 janvier était « fermé », le voici ouvert à ceux qui débattent... le moment de conclure et de dire est venu, comme un dernier instant... avant que le rideau ne tombe, se saisir des dernières minutes...

La passe, quitte à ce que cela déplaise, évidemment j'y ai pensé très tôt, je voulais y parvenir, la franchir, en témoigner...

Je voulais faire enseignement de ce que ma cure pouvait enseigner.

Je croyais pouvoir faire enseignement de ce que ma cure m'avait apporté, m'apporte, m'apportera. Je voulais témoigner de mon rapport à mon inconscient, à mon analyste, à la supposition de savoir que cela implique.

J'avais envie de rendre à César ce qui lui appartient, c'est-à-dire bien dire en quoi mon inconscient m'apprend sur moi, mes difficultés, mon symptôme, sur mon être femme, au XXI^{ème} siècle...

Mais voilà, suite aux Journées de début novembre, je me suis retrouvée tout à coup devant une énigme... que pourrais-je dire qui n'a pas été dit, qui pourrait s'en enseigner ? En quoi suis-je si différente ? Retour en force d'un symptôme... en quoi le rapport que j'entretiens à mon corps féminin, à mon symptôme, à ma question, fera avancer l'École dans le monde d'aujourd'hui ? Le débat actuel sur la passe me montre combien l'humilité de chacun fait la force de leur témoignage, tous saisissants.

Alors la passe ? Pour tous ? Pour certains ? Pour les jeunes ? Pour les vieux ? Pour moi ?

Pour chacun, c'est un passage, qui n'est pas nécessaire. Pour chacun, c'est un moment, voire un instant, qui traduit le rapport singulier à son inconscient, à l'École... C'est plus une question d'engagement que d'âge, d'années de cure. C'est rendre vivante l'École de la Cause freudienne par sa contribution, si mince soit-elle !

Me revoilà devant un « je ne sais pas », peut-être que je la désire encore, peut-être que cela n'est plus une question et que j'y passerai, resterai. Sur le métier sans cesse remettre l'ouvrage...

Ce débat m'apporte, pas tant que mon analyse, mais il suscite mon désir... je suis engagée dans le travail de l'analyse, dans le travail pour l'École, pour l'ACF. Les lectures, les textes, les soirées, les cartels, tout cela concourt pour moi à l'inscription dans le lien social que l'analyse produit.

Parler, prendre la parole, consentir à dire, à être lue, voilà le véritable engagement que suscite ces *JJ*.

PAS DE DERNIER MOT

par Anne Lysy-Stevens

Catherine Lacaze-Paule commence son texte, qui m'a plu, en disant qu'elle parle « d'une place singulière et assez paradoxale » : n'ayant pas participé jusqu'ici à la procédure de la passe, elle ne peut

en parler que « du dehors ». Je me trouve dans une position analogue, et je dis : oui, il est possible d'en parler aussi de là, sans pour autant confondre les places, sans prétendre que « Tout ça, c'est pareil », mais sans craindre non plus que cela ne vaudrait pas. J'ai la conviction que la passe concerne chaque analysant, qu'il en fasse usage ou non.

Je me suis intéressée à la passe, et à l'École qui en est indissociable, d'emblée, dès le début de mon analyse. C'était ça, la psychanalyse, à nulle autre « thérapie » pareille. Je me suis entendue dire, au premier rendez-vous, poussée par l'urgence de l'angoisse et étouffée dans les impasses de l'amour : « Je ne cherche pas le bonheur, je veux voir clair ! » J'ai pu m'engager très vite dans la vie de l'École grâce à la confiance que m'ont accordée des « aînés », qui n'ont pas eu peur d'impliquer la « petite jeune » que j'étais. Je ne savais même pas encore que je serai un jour – et bientôt – analyste ! J'étais mue par un puissant désir d'analyse.

Des années plus tard, en mai 2000, j'ai pris l'initiative de lancer en Flandres, avec trois collègues gantois, Lieve Billiet, Geert Hoornaert et Luc Vander Vennet, un « Séminaire sur l'École et la passe ». C'était une prise de position, à ce moment et dans ce lieu, par rapport à la conception universitaire et groupale qui y régnait.

Actuellement, ce Séminaire s'inscrit dans le cadre du « Kring voor Psychoanalyse » de la NLS. L'accent est mis sur le travail des textes, auquel nous invitons tous les participants : lecture préalable, commentaire détaillé et discussion sont les constantes des réunions, qui ont pu prendre des formes et des rythmes différents au fil des années.

Au cours du commentaire des textes fondateurs de Lacan, nous nous sommes mis à étudier aussi les témoignages des AE, les travaux des cartels de la passe, et d'autres textes de référence. Cela a abouti en 2003 à la participation de Véronique Mariage, AE en exercice, à l'une de nos soirées ; nous avons préparé sa venue en travaillant ses différents textes, et en lui faisant part à l'avance de questions et de points de discussion soulevés avec les participants. Cette soirée fut une rencontre très stimulante, et nous incita à renouveler l'expérience.

Aux soirées d'étude succèdent les rencontres avec les AE ou ex-AE. Cette année, nous préparons les « Conversations sur la passe aujourd'hui » qui font partie des trois week-ends de la NLS au Kring. Je ne sais pas si ce séminaire se poursuivra ni sous quelle forme, j'ai l'idée qu'il ne faut pas qu'il se fige, mais pour l'instant il me paraît nécessaire de maintenir un lieu pour parler de la passe et de la formation de l'analyste au sein des enseignements du Kring, afin de faire vibrer un désir d'analyse, et de susciter aussi chez les participants le sentiment que chacun est responsable de l'avenir de la psychanalyse. Sa spécificité et la façon dont elle se transmet sont d'une brûlante actualité !

Je fais état de cette expérience parce que j'ai envie de dire que, pour que la passe vive – et à travers elle l'analyse elle-même – il faut qu'on en parle, et qu'il y a diverses modalités possibles pour en parler.

C'est dommage de se contenter d'écouter passivement les AE, par exemple. Ou de limiter strictement la possibilité d'en dire quelque chose aux personnes impliquées d'une façon ou d'une autre

dans le dispositif. La passe devient alors, immanquablement, une affaire de spécialistes, éloignée des analysants, que pourtant elle concerne au premier chef.

C'est la mise de la passe dans l'ostensoir, bien gardé dans la cathédrale de l'École – pour répondre à une image de Dominique Miller –, ostensoir bien visible sur l'autel central, ou caché dans un bas-côté obscur, selon les moments. Mais quand le vent souffle, il ne fait pas la différence entre les poussières et les feuilles qu'il soulève, il provoque un tourbillon, il fait tomber les clochers.

La passe est certes quelque chose de précieux, il faut en prendre soin. À certains moments, il a paru nécessaire de la préserver en l'éloignant de la foule. Il est arrivé que l'École interdise aux ACF de parler de la passe, par exemple. Avec un peu de mauvaise grâce, on a pu l'entendre comme : c'était la perle à ne pas jeter aux pourceaux... Cela avait toutefois une logique, qu'on comprend mieux après coup. Comme J.-A. Miller l'écrivait tout récemment, ces mouvements d'ouverture et de fermeture ne sont pas de purs caprices.

C'est une des choses qui m'ont frappée en travaillant tous ces textes sur la fin de l'analyse et la passe. On s'aperçoit que la grande diversité des témoignages d'AE n'empêche pas une cohérence dans l'abord doctrinal de la passe. On s'aperçoit aussi qu'il y a tout un mouvement d'élaboration, qui est secoué et relancé par des coupures, qui sont l'effet d'un acte, d'une interprétation de l'École, par J.-A. Miller. Il y a un mouvement dialectique entre les cours de « L'Orientation lacanienne » qui mettent en lumière la logique interne de l'enseignement de Lacan jusqu'à ses ultimes développements, et les témoignages des AE et les travaux des cartels. La prise en compte du dernier enseignement de Lacan bouleverse la clinique de la fin de l'analyse et de la passe. La passe produit des bouts de savoir, et elle produit aussi des crises, qui attestent que la question ne se referme pas complètement, et qu'il y a un réel en jeu.

J'idéalise la passe – pourrait-on m'objecter. Je construis tout un savoir qui fait bouchon à la question de la passe pour moi ? Non. En tout cas, ce n'est pas ce savoir-là qui me dit comment « finir » mon analyse, et résoudre mon embrouille avec l'opacité. « Renoncer à la transparence, toujours illusoire, (...) sans céder sur l'élucidation » : cette phrase de J.-A. Miller, dans « Semblants et sinthome », me parle particulièrement. C'est un acte qui est requis ; et pas une seule fois, ou pas une fois pour toutes. Pas de dernier mot.

AUTONOMIE

par Estela Paskvan

En estos días, cuando leo y escucho acerca de « la escuela del pase », se me aparecen escenas de reuniones, retazos de asambleas, discusiones acaloradas. Todos ellos referidos a la fundación de la escuela, aquella del 90 y que se llamó EEP. Fue « europea » porque no lograba ser « española »... aún.

Esa escuela nació al mismo tiempo que J.-A. Miller formulaba « la pregunta de Madrid », la pregunta que se extendió rápidamente por el Campo Freudiano -entonces no había más escuelas que la

ECF y la de Caracas- y que se resumía en « *¿Qué les parece dejarles a ustedes mismos la libertad de entrada a la Escuela, según los dos modos diferenciados?* » Así él proponía un nuevo modo de entrada a la escuela: por el pase, y así causaba eso que se llama « elaboración provocada ». Y no era de pico, la elaboración fue de verdad y en eso estuvimos de lleno todos los miembros, adherentes y « aspirantes » aproximadamente cuatro años. Terminamos siendo « expertos » en el pase y su dispositivo; no sólo se discutía vivamente de teoría y clínica del pase, sino también de reglamentos, incompatibilidades, etc. Y llegó el momento de instaurar el dispositivo. « *¿Cómo formar los primeros carteles?* », era la pregunta. J.-A. Miller recordó que había diez AE en la ECF, ¿por qué no hacer dos carteles con gente tan honorable? Aprobación entusiasta por todos. A eso siguió: « *¿Quiénes designarían los primeros pasadores?* » J.-A. Miller se sacó de la manga una propuesta que hoy parecería inverosímil: todos los que consideraran que un colega podía desempeñar esa función (y fuera bilingüe) podían dirigirle a él su propuesta. Se comprometía a considerarlas, incluso a consultarlas con los analistas de los así sugeridos. Y por si fuera poco para infundir confianza, hizo pública esa primera lista de pasadores. Sí, eso funcionó así; los miembros de la escuela tenían el pase en sus manos. Aún recuerdo divertida la anécdota: me encontré con una colega que me dijo: « Yo te designé pasadora ». Según los informes de esos carteles, esos pasadores fueron « excepcionales » en su transmisión.

¿Qué ha sucedido para que el pase se haya alejado tanto de los miembros? E incluso, de las más « altas » jerarquías (me consta la ignorancia demostrada por algunos en cierta ocasión acerca del reglamento vigente). Intento explicarlo ¿cuándo fue que el dispositivo se nos escapó de las manos?

¿Fue a partir de la crisis del 98? Es verdad que fue un duro golpe; el clima necesario para el pase no fue precisamente favorable, la confianza escaseaba y ciertas ausencias conseguían notables agujeros. Sin embargo, entre el 98 y el 2000 se jugó otro tiempo instituyente, el de la ELP, y ¡por fin!, la escuela... ¿española?, mejor, Lacaniana. El pase « desdoblado » retomaba impulso: muchos miembros preferían esta vía para entrar a la nueva Escuela. Pero esta vez -si recuerdo bien- el desdoblamiento fue de los carteles: uno, el español -formado por los AE españoles- para el pase de entrada; el otro, en París, para el pase conclusivo. El chiste por repetido ya no hacía gracia: « los AE como los niños vienen de París ». Pero también de allí vino la decisión: el pase de entrada finalizó -realizando un oxímoron-.

Hubo que esperar hasta enero del 2003 para tener un nuevo reglamento del pase de la EEP (hoy FEED) y aún vigente. Allí figura en su artículo 3, cómo se constituye « el cartel hispanohablante ». Fue a partir de este momento que los miembros de la ELP empezaron a perder de vista el dispositivo.

La Asamblea de la EEP en el Congreso de Roma de 2006 señaló el momento definitivo. Se presentaron a la asamblea unos nuevos estatutos a fin de convertir la Escuela Europea en una Federación. Antes de su votación, pedí la palabra para apoyar la decisión de transformar esa Escuela en una Federación -sobraban razones- pero veía una dificultad para votar afirmativamente. Esa era, precisamente, que la Federación conservaba el poder sobre el dispositivo del pase y desaparecía la

última instancia de control de los miembros: la asamblea. Pedí que se considerase la posibilidad de que el dispositivo del pase estuviera en manos de ELP con un nuevo reglamento; esa Escuela ya había dado pruebas suficientes de poder asumirlo. Se respondió que sí, que era pertinente, que se consideraría...en fin, nada cambió desde entonces. Por más que esté escrito en algún anuario que « ...la ELP es completamente autónoma y tiene su propio cartel del pase », eso no es cierto, pero no es lo importante. Es el dispositivo quien goza de tal « autonomía » respecto de los miembros que nadie sabe de él.

Esta situación resulta, a mi entender, de la inercia propia del funcionamiento cuando lo instituido sólo responde al « que siga marchando ». Llegados a este punto, mejor confiar en la decisión de las personas que en dicho funcionamiento. En ese sentido, celebro con entusiasmo que en el *Journal des Journées* se haya comenzado a hablar « a cielo abierto ».

DES MOTS D'AMOUR POUR LA PASSE DE L'ÉCOLE 3

par Vassiliki Gregoropoulou

J'aime l'École, ce beau « semblant » d'enseignement, de sauvegarde et de transmission de la psychanalyse, où j'apprends toujours avec tant de joie.

Oui, l'amour, un des modes de jouissance parmi d'autres : « Donner ce qu'on n'a pas », c'est-à-dire donner quelque chose qui nous manquera, selon la jolie lecture de J.-A. Miller.

Le désir et la joie, d'ailleurs, je lis dans Spinoza, – sur un Autre fond – proviennent de la même cause que l'amour.

Il s'agit donc de quelques mots d'amour pour la passe de l'école III.

Je lis bien cependant sur le fronton auréolé de l'École : la Femme... l'Autre... le rapport sexuel n'existe pas ! Ah !

Vérités lacaniennes de la condition humaine, où on ne s'approche pas toujours sans crainte et tremblement.

J'ai fait la passe, à l'école sujet, comme l'inconscient, avant l'orientation lacanienne de J.-A. Miller, vers le dernier et le TDEL.

Il y a 7 ans !

La passe aujourd'hui traverse sa stagnation, vers son nouveau « destin » dans l'École III.

Mais la première elle revient, comme le dit Lacan dans sa « Troisième ».

Le vent, lui, souffle toujours favorable, me semble-t-il.

En 2001, j'étais, dans la voie de l'Angoisse « qui revivifie toute la dialectique du désir, ... et nous permet d'introduire une nouvelle clarté quant à la fonction de l'objet par rapport au désir ».

C'était un autre enthousiasme, cathartique, pensais-je, et la flamme du désir éveillé par un autre vent, celui des *Lettres à l'opinion éclairée*, par J.-A. Miller.

Mon témoignage, je l'ai fait sur le chemin de mon retour à Athènes, pour y exercer la psychanalyse et contribuer à son développement en Grèce.

C'était alors, en août 2002. Face à l'Acropole, dans un café, je pensais au trouble de Freud devant l'agalma du « miracle grec » et le regard du Père sur le « pauvre » juif de Moravie. Avec quelque « crainte et pitié », l'enthousiasme était là. Il faisait 43° autour du Sacré Rocher d'Athéna, dans le chant des cigales.

Et voilà, j'ai eu, plus tard dans la soirée, mon dernier entretien avec le passeur, par téléphone. (?)

La question me reste bien vivante : pourquoi, pourquoi ce qui était là, présent, « ce qui restait au font de la bouteille » – Interprétation – n'est pas passé dans le témoignage et est apparu dans sa terrible « splendeur », troumatisante, la nuit même qui a suivi la fin de mon témoignage ?

Ni ce moment de séparation, où en écrivant les dernières lignes d'un texte sur le regard, le vide se dénudait.

O ! Le moment cruel, où le si beau, si doux, si brillant, merveilleux regard, s'éloignait..., s'éloignait..., vous laissant là..., « la pauvre »,...

Pourquoi n'est-il pas entré dans le témoignage ?

Le contexte général était très dur... Il n'y a pas eu de retour, pas d'Ithaque en Grèce pour moi. Le « nostos » d'Ulysse, le rusé, c'est une autre question. Il paraît qu'il est reparti pour d'autres aventures. Il y a plus de Grecs à l'étranger qu'en Grèce.

Avec « ça » donc, dans les bras, le pas suspendu, et dans un flot de larmes, l'angoisse, j'ai pris, encore une fois, le chemin pour Paris et l'analyse, quelques mois plus tard.

Je remercie plusieurs membres de l'École et amis pour leur bon accueil.

La passe, pas de réponse. Pourquoi (?)

Prise par l'urgence du « *primum vivere* », j'ai eu à ma demande la réponse plus tard.

En novembre 2004, j'ai reconnu quelques lignes concernant mon témoignage, dans un texte d'un des membres du cartel, dans la *Lettre mensuelle*.

« Le S₁, qui rend lisible le témoignage », à partir des « notes que lisent les passeurs » et les notes du cartel, la moitié d'une interprétation, et une phrase inventée pour une lecture œdipienne, m'ont questionné.

Je me pose des questions concernant : le temps, le lieu du témoignage, et l'angoisse des passeurs. Dont l'un écrivait beaucoup de notes et l'autre voulait absolument manger.

Et moi, agacée de ses conditions, je n'ai rien dit, pour ne pas perturber le témoignage.

C'était au siècle dernier tout ça.

Mon angoisse qui « se rapporte au champ où la mort se noue étroitement au renouvellement de la vie » au moment où l'objet s'éloigne..., laisse la place à l'opacité du mystère de notre condition humaine.

Aujourd'hui, « le symptôme est généralisé..., la jouissance satisfaction généralisée »... pour tout le monde !... mais « dans un système signifiant ».

Et surtout patience, pour traverser la stagnation, avoir la distance de la jouissance... et tu peux faire « la passe du parlêtre... qui est un exercice de parole ». C'est encore lui, J.-A. Miller, dans son cours de l'année dernière.

Pour que vive la psychanalyse et son hystoire !